

La vision de Versailles à la veille de la Révolution

Hendrik Ziegler



Fig. 59
Sophie von La Roche (1730-1807)
née Gutermann von Gutershofen
Anonyme
Vers 1785
Francfort, Goethe-Museum

PAGE DE DROITE

Cat. 211

Le Château de Clagny en démolition
Attribué à Simon Lantara
XVIII^e siècle
Versailles, Musée Lambinet

Dans ses notes de voyages en France, l'agronome et écrivain britannique Arthur Young relate, sous la date du 27 mai 1787 : « Le palais de Versailles, dont, d'après ce que l'on m'avait dit, j'attendais merveilles, n'est pas du tout frappant : je le vis sans émotion ; l'impression qu'il fait est nulle. Qu'est-ce qui peut compenser le défaut d'unité ? De quelque côté qu'on le regarde, il apparaît comme un assemblage de bâtiments ; c'est un splendide quartier de ville, mais non un bel édifice ; reproche dont la façade sur le jardin n'est pas exempte, bien qu'elle soit de beaucoup la plus belle¹. » (fig. 59)

Ces quelques lignes du journaliste et essayiste prolifique d'outre-Manche – qui sillonne la France à la veille de la Révolution – indiquent à quel point sa perception de Versailles avait été conditionnée par des récits et des reproductions en circulation, créant une attente certainement démesurée et vouée d'emblée au désenchantement. En outre, Young porte un rude jugement esthétique sur l'ensemble du château avec ces deux faces principales, côté cour et côté jardin, qui manquent, selon lui, d'unité et de cohérence.

Le lecteur ne pouvait rester sourd aux sous-entendus politiques : tout comme Versailles est une fanfaronnade, de même les Français prétendent à une prépondérance culturelle et politique bien fragile. En revanche, il faut se garder de croire que l'expression d'un tel jugement distancié, véhiculée par la visite de la résidence principale des rois de France, serait due uniquement aux réticences que devait éprouver un voyageur des îles Britanniques après la guerre d'Indépendance américaine – conflit durant lequel la France avait pris sa revanche sur les Anglais après les revers de la guerre de Sept Ans. Ces jugements critiques sont encore moins le signe d'une posture prorévolutionnaire. Ils traduisent plutôt un sentiment d'irritation – fondé sur une admiration indéniable – réitéré depuis plus d'un siècle, non pas seulement par les voyageurs anglais, mais par la plupart des étrangers affluant constamment à Versailles : les observations d'Arthur Young n'ont rien d'original.

Le château n'était pas toujours à la hauteur des attentes de la plupart des voyageurs, imprégnés de la multitude des gravures officielles et semi-officielles donnant une vision unifiée et épurée du site. Le diplomate autrichien Ferdinand Bonaventura, comte de Harrach, note en date du 9 novembre 1698 : « La première vision ou entrée n'est pas aussi belle que dans les gravures ; de surcroît, les intempéries ont complètement noirci la pierre de taille². » Ne mentionnons qu'un seul autre passage qui va dans le même sens, extrait du journal de voyage de l'écrivaine allemande Sophie von La Roche, publié en 1787 : « Et nous nous sommes bien moqués, car nous ne pouvions croire qu'il s'agissait là du château de Versailles ; d'après les cuivres et les peintures, nous l'espérions beaucoup plus somptueux³. » (cat. 212)

Depuis sa création jusqu'à la veille de la Révolution, l'architecture versaillaise – à vrai dire – a reçu un accueil contrasté de la part de certains voyageurs, architectes de profession, ou nobles avertis et bâtisseurs. En 1698, l'architecte suédois Nicodème Tessin le Jeune – pourtant grand admirateur de l'art français – émet une opinion des plus défavorables sur la façade occidentale du château : « A l'égard de la grande façade de Versailles je ne la souhaite point, n'étant nullement de mon goût, ny, à dire le vray, d'aucun bâtiment de France pour

¹ Young, 1931, p. 87-88.

² Cité dans Ziegler, 2013, p. 197, note 798.

³ La Roche, 1787, p. 183 (traduction d'Aude Virey-Wallon).
Sur les voyageurs allemands se rendant à Paris au XVIII^e siècle, voir Diezinger, 1986 et Struck, 2001.



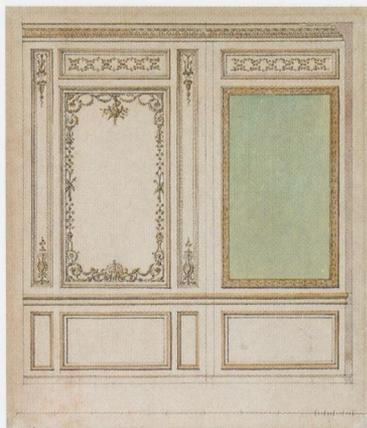


Fig. 60
Projet du lambris du cabinet de la Méridienne
Atelier des frères Rousseau
1781
Plume et encre sur papier avec lavis
Château de Versailles



Cat. 212
Caprice architectural avec le château de Clagny à Versailles
Pierre-Antoine Demachy
Vers 1771
Versailles, musée Lambrinet

le dehors⁴. » De tels jugements critiques deviendront un *topos* de la littérature de voyage et des traités d'architecture. Horace Walpole, fils cadet du Premier ministre britannique Robert Walpole, s'exprime ainsi, en 1739, durant le Grand Tour qui le conduit évidemment à Versailles : « Après tout, nous avons eu le temps de voir la façade d'entrée qui est un bric-à-brac de petitesse, composée de briques noirs, surchargée de mauvais bustes anciens et clôturée de parapets dorés⁵. »

Il ne faut pas se méprendre : même si le site de Versailles avait des attraits incontestables, les étrangers ont su faire la part des choses. Rares sont ceux qui se sont laissé enivrer et enthousiasmer sans réserve. Prédominait alors un esprit de comparaison et de rivalité qui oscillait entre engouement et agacement, et qui engendrait une réception sélective de l'art versaillais comme des mœurs et modes de la cour française. Force est de constater que les jugements émis par les étrangers n'ont pas beaucoup évolué tout au long du XVIII^e siècle, voire durant les décennies précédant la Révolution⁶.

Une des causes de cette longévité et de cette répétitivité des critiques jusqu'à la veille de la Révolution semble résider dans le fait que beaucoup des modifications (en partie novatrices) que le site de Versailles avait subies, surtout sous le règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette, n'étaient pas ostensibles pour les voyageurs étrangers. En voici un premier exemple : à l'arrière des Grands Appartements d'apparat, que tout le monde pouvait visiter, étaient disposés les cabinets intérieurs de la Reine, inaccessibles aux voyageurs. Pourtant, ces espaces privés, transformés et adaptés aux besoins de Marie-Antoinette par les soins de Richard Mique depuis le début des années 1780, attestaient le goût de la souveraine pour un classicisme innovant, discret et en parfaite adéquation avec les lieux. On pourrait aussi évoquer le hameau de la Reine, arrangé à partir de 1783 au nord du domaine de Trianon par le même Richard Mique sur des dessins du peintre Hubert Robert : rares sont les mentions d'un voyageur étranger ayant eu le droit d'accéder à cette « folie », par laquelle la reine se montrait non pas seulement apte à suivre une mode de son temps, mais pleinement capable de la surpasser par la qualité de la mise en scène et par la diversité pittoresque des chaumières disposées en demi-cercle autour d'une des rives d'un grand lac artificiel. (cat. 213)

Ces nouveautés ont échappé aux voyageurs. Dans leur perception, le château restait le symbole de la grandeur figée et dépassée de Louis XIV, car ils circulaient surtout dans les

⁴ Cité dans Tessin et Cronström, 1964, p. 209-210, n° 28.

⁵ Walpole, 1970, p. 167-170 (traduction de l'auteur).

⁶ Black, 2011, p. VII-VIII, p. 251. Je m'oppose avec cette interprétation de l'évolution aux analyses de Grosser, 1989, p. 345-359, et de Struck, 2001.

⁷ Morris, 1901, p. 5-6.

espaces d'apparat et de représentation que le couple royal (et ses prédécesseurs) avait préservés par clairvoyance politique, mais aussi en raison de contraintes économiques, tout en les entourant d'appartements intérieurs de plus en plus considérés comme des refuges privés plus difficilement accessibles. L'impression ressentie par l'homme d'affaires et futur diplomate américain Gouverneur Morris, qui vint en France au printemps 1789, est révélatrice à cet égard : « 21 mars. – Le colonel de Laumoy déjeune avec moi aujourd'hui et nous allons ensemble à Versailles. Nous nous invitons à dîner chez le comte d'Angivillers, puis nous allons voir les appartements du château de Versailles. C'est un immense monument de la vanité et de la folie de Louis XIV⁷. » La modernité de Versailles restait sa face cachée – ce qui contribua à la perte de ses plus illustres habitants. (cat. 211)



Cat. 213
Vue du rocher des Bains d'Apollon
Hubert Robert
1777
Château de Versailles